

Études littéraires africaines

ZIEGLER Jean : *L'or du Maniema*, Seuil, Paris, 1996, 238 p,
110 FF

Michel Naumann



Numéro 1, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1042695ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1042695ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Naumann, M. (1996). Compte rendu de [ZIEGLER Jean : *L'or du Maniema*, Seuil, Paris, 1996, 238 p, 110 FF]. *Études littéraires africaines*, (1), 51–54.
<https://doi.org/10.7202/1042695ar>

■ ZIEGLER JEAN : *L'OR DU MANIEMA*, SEUIL, PARIS, 1996, 238 p, 110 FF.

Jean Ziegler est bien connu des spécialistes du continent africain et des luttes du tiers-monde pour ses ouvrages de sociologie : *Sociologie de la nouvelle Afrique* (1964), *Le pouvoir africain* (1973), *Les vivants et la mort* (1975), *Main basse sur l'Afrique* (1978), *Retournez les fusils* (1980), *Les rebelles* (1983), *La victoire des vaincus* (1988)... Qu'il étudie la tradition religieuse, dont il est un initié, ou qu'il traite de problèmes d'actualité, il vit le même engagement, pour lequel il a payé le prix fort à l'extérieur des frontières de son pays ou en Suisse même, où le pouvoir économique et les banques n'ont guère accepté sa dénonciation de l'émirat alpin dans *La Suisse lave plus blanc* et *Le bonheur d'être Suisse*. Les socialistes français ont aussi dû affronter sa critique dans *Vive le pouvoir ou les délices de la raison d'Etat* en 1985. Député de Genève, professeur à l'université de cette ville, impliqué dans les efforts de l'aile gauche de l'internationale socialiste, il a sillonné les trois continents. Sociologue engagé qui refuse le savoir conceptuel au profit d'un savoir initiatique, il se situe dans cette tradition subversive qui part de Jean-Jacques Rousseau, du même pays genevois, pour aboutir aux sociologues généralistes, comme Balandier, en passant par les géants marxistes allemands comme Lukacs, Adorno et Bloch et le coup de fouet à la révolution que représentèrent en leur temps Che Guevara, Amilcar Cabral, les Sandinistes et Sankara.

L'or du Maniema est une ébauche de roman fort ancienne, remaniée et finalement terminée, qui vient de paraître, et qui traite des années de feu du Zaïre, peu après son indépendance, alors que les successeurs de Patrice Lumumba, le premier ministre assassiné, le martyr de l'Afrique, tentaient de reconquérir leur pays, brutalement mis sous la coupe d'un néocolonialisme étroit et sans scrupules.

Une littérature importante est liée à ces événements, depuis *Le ventre*, exceptionnel recueil de poèmes de Tchicaya U Tamsi, qui s'était engagé auprès de Patrice Lumumba, jusqu'aux romans de Mudimbe qui se déroulent souvent sur un fond de guerre civile qui évoque fort précisément l'époque, sans oublier la pièce d'Aimé Césaire, *Une saison au Congo*. En tant que sociologue Jean Ziegler a étudié les facteurs de classe et de conscience de classe qui déterminaient les appartenances aux forces antagonistes, ainsi que les intérêts impérialistes impliqués. Benoît Verhaegen a insisté sur les différentes conceptions du temps qui intervenaient dans les luttes et les comportements, temps mythique, temps messianique, et Basil Davidson a fait des études pénétrantes sur les combats et la dimension stratégique des conflits. Jean Ziegler a aussi parcouru le théâtre de ces opérations.

Le caractère sociologique de ses travaux laissait de temps en temps surgir son attachement pour ce pays, ses hommes et ces paysages d'une intense beauté, mais le passage au roman pose divers problèmes, dont celui de la langue et celui du rapport des personnages imaginaires à

l'Histoire. Dans *L'or du Maniema* les mots sont des outils au service de la vision du romancier. Nous sentons que, contrairement à une certaine tendance littéraire contemporaine, il les sent fiables. Ils travaillent à une représentation de la réalité et à la construction d'une vision du monde qui, pour être de l'ère du logos plus que du signe, n'en sont pas pour cela moins capables d'exprimer nuances, doutes et contradictions.

Alors qu'un des risques du roman historique est la simplification des positions en lutte et la schématisation des credo ou théories, ce qui, en particulier, affaiblit les dialogues, Ziegler, grâce à sa connaissance du terrain, de l'époque et des forces en présence, évite l'obstacle. Les débats politiques qui, dans des œuvres semblables, ne savent pas simultanément informer le lecteur et marquer les différences entre les protagonistes autrement que de façon caricaturale, passent remarquablement, notamment tous les chapitres qui évoquent l'engagement de la tricontinentale et les oppositions à l'intérieur du mouvement national et progressiste congolais. Si le romancier est en ces moments très sûr de lui, il s'en sort aussi plutôt bien lorsqu'il fait parler non plus des personnages historiques, mais les personnages nés de son imagination.

Le roman se situe donc dans une tradition réaliste critique et s'y tient avec une rigueur qui lui permet d'éviter les écueils du roman exotique, successeur du roman colonial : observations sociologiques, psychologiques, géographiques, historiques y sont justes, précises, énoncées simultanément avec sobriété et chaleur. L'émotion sait être profonde et retenue. Le lyrisme ou l'horreur se disent en quelques phrases. C'était nécessaire pour ne pas se laisser déborder par plusieurs dangers qui pointent alors. Il est par exemple impossible de parler de la violence extrême et de la torture dans une œuvre romanesque sans tomber dans le piège du voyeurisme et du sadisme. Dans de telles descriptions le romancier flatte en lui-même et en ses lecteurs des pulsions qui vont à l'encontre de la protestation qu'il voudrait faire passer, d'où un malaise. J.-M. Coetzee a remarquablement parlé de ces problèmes.

Ziegler a donc dû avancer sur une crête entre deux précipices car il ne pouvait cacher un certain nombre de réalités historiques sur l'horreur de ces guerres, ni les dire avec un luxe de détails qui aurait fait sombrer la narration dans les travers dénoncés. Il ne pouvait pas ne pas dire l'indicible (ouf !), situation difficile s'il en est !

La construction du cadre historique est tout à fait réussie. Non loin d'un lac que traverse le Congo, dans l'est du Zaïre, Ziegler a inventé la ville minière d'Uvonia et l'empire Kvarner, confronté aux luttes ouvrières et aux soulèvements ethniques, répondants locaux d'un plan d'ensemble de prise du pouvoir. Celui-ci met au prise trois forces, les multinationales minières occidentales qui entendent continuer à contrôler ce pays au sous-sol incroyablement riche, les nationalistes congolais, les Soviétiques qui leur livrent des armes en espérant mettre la main sur ce complexe qui, uni à leurs propres richesses minières, leur donnerait une maîtrise presque

absolue sur les destinées politiques et économiques du monde. Une des forces du roman est sa capacité à montrer comment s'articulent ces enjeux et l'histoire régionale, dans ses dimensions ethniques, féodales, paysannes, idéologiques. Beaucoup de finesse à cet égard, lorsqu'il s'agit de montrer qu'un rêve impérial féodal met en branle un mouvement qui finit par impliquer des classes populaires et des groupes ethniques autrefois opposés pour déboucher sur un projet de construction nationale progressiste. Le cocktail continue certes à poser de graves problèmes lorsqu'il faut discipliner les troupes, fédérer les opprimés, empêcher la violence gratuite, imposer des objectifs politiques rationnels, mais la tradition sert souvent de tels buts : l'initiation des jeunes en fait des guerriers fiables, des techniques paysannes permettent de vaincre l'ennemi par le feu, les luttes anti-esclavagistes pré-coloniales peuvent être transmutes en un sens actuel et progressiste...

Le roman présente une attachante galerie de personnages : Cermier le mercenaire, Kvarner le patron d'un empire minier, leurs tortionnaires, des missionnaires conservateurs d'un côté et de l'autre des paysans, des ouvriers, des militants... Un émouvant hommage aux communistes portugais doit être retenu. Deux personnages sont au centre des luttes : Thomas, le prêtre devenu syndicaliste et guérillero, adulé comme un Messie congolais, et Santos, l'Antillais qui comprend que la destruction des richesses minières du pays le met à l'abri d'un retour des forces impérialistes. Thomas ne peut le suivre dans cette apocalypse, mais leur lutte tourne à l'instrumentalisation, par Santos, que la mort de son unique ami Kim transforme en une proie facile pour ces recettes implacables, des techniques de propagande, d'influence, de dénonciation et de désinformation. Thomas succombera, en martyr certes, mais rien n'est simple, aucun personnage n'est vu de façon manichéenne. Il y a dans cette fin des échos de *La mort de Danton* et de *Quatre vingt treize*. Le rapport entre le salut historique des hommes et la voie concrète qui s'impose à eux pour y parvenir, crée une contradiction difficile à résoudre (nous ne disons pas insoluble !) qui fait appel à ce que nous sommes, notre formation, notre passé, notre être profond, qui peut faire désirer la mort comme un moyen de témoigner contre la dégradation de l'idéal révolutionnaire, comme une porte de sortie lorsque la culpabilité accable l'homme. La capacité à l'affronter est souvent un signe majeur de l'ouverture et de l'authenticité d'un mouvement révolutionnaire.

Ziegler avait dit comment les Sandinistes avaient travaillé à n'exclure aucune sensibilité et comment ils avaient accepté interrogations et contradictions. Au bout de cette recherche se trouve donc une découverte essentielle pour la construction d'un monde nouveau, qui ne laisse personne indifférent car il serait fort réducteur d'en faire un problème réservé aux seuls militants politiques. *L'or du Maniema* est donc à la fois un roman qui porte les faiblesses inhérentes à une tentative risquée et courageuse, mais réussit à faire revivre une époque importante des luttes de l'Afrique,

renouvelle dans la littérature africaine le rapport tradition-histoire et pose des questions essentielles.

■ Michel NAUMANN

■ WAUTHIER, CLAUDE, *QUATRE PRÉSIDENTS ET L'AFRIQUE, DE GAULLE, POMPIDOU, GISCARD D'ESTAING, MITTERRAND*, PARIS, LE SEUIL, L'HISTOIRE IMMÉDIATE, 1995, 718 p, 190 F.

Tout au long de la seconde guerre, notre pays n'a cessé, pour tenter de panser ses blessures d'orgueil au lendemain d'une cuisante défaite, de chanter « son » Empire, du côté de Pétain comme du côté de De Gaulle. La libération venue, ce deuil n'a pu se faire : qui ne se souvient des guerres d'Indochine et d'Algérie (un million de victimes algériennes, cinq cent mille mobilisés, trois cent mille harkis, un million de rapatriés), des massacres de Sétif (cinq mille tués) ou de la rébellion malgache de 1947 (quatre-vingt mille morts) ? Wauthier évoque tous ces mauvais souvenirs, et il nous fait rapidement comprendre ce qui s'est passé par la suite : on a confisqué l'Afrique à l'opinion, en l'enfermant dans les couloirs de l'Élysée, dans des « cellules » (de Foccart à Christophe Mitterrand) et dans les secrets d'un pouvoir présidentiel qui n'est plus contrôlé. Nous sommes dans le monde du bon vouloir des princes qui nous gouvernent. Et ce qui frappe, à entendre dans ce livre leurs déclarations, leurs propos de couloirs, c'est l'indigence, la pauvreté de leurs analyses. En fait, chacun tente de gérer le mieux possible l'héritage transmis par son prédécesseur. Et contrairement à ce que l'on aurait pu croire, que la droite ou la gauche soient au pouvoir, cela ne change pas grand chose à la situation, car le bruit de ces bousculades ne parvient pas à franchir les barrières de silence qui entourent le palais présidentiel.

Certes, Mitterrand interrompt une collaboration fructueuse avec l'Afrique du Sud de l'Apartheid, contrairement à De Gaulle et à ses successeurs (« De Gaulle, le Boer », ch. 11). Mais le secret demeure, avec toutes les jouissances qu'il peut comporter. Les raisons de cette politique sont bien expliquées par l'auteur, qu'il s'agisse d'intérêts économiques qui pèsent lourd dans les décisions (Biafra, Libye, Algérie), de motivations stratégiques (une alliance avec l'Afrique du Sud permettait de se ravitailler en uranium et d'étendre l'influence sur les îles de l'Océan Indien), de géopolitique. Mais il en résulte une dépendance des pouvoirs africains qui viennent mendier leur survie à Paris, de Mobutu à Bokassa. Et l'opinion, mal informée, se désintéresse de la cause pour n'en retenir que les aspects les plus sordides : l'image de l'Afrique en souffre considérablement. L'une des conclusions de Wauthier est éloquente (p 647) :

« *Toujours est-il que la France, après trente-cinq ans de Ve République, dispose en Afrique d'un enchevêtrement d'institutions et de mécanismes qui lui*